

200
JACQUES BOULENGER



L'AFFAIRE SHAKESPEARE



PARIS
LIBRAIRIE ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS
1910

L’Affaire Shakespeare

Jacques Boulenger



Librairie Édouard Champion, Paris, 1919

Exporté de Wikisource le 01/12/2016

TABLE DES MATIÈRES.

EXPOSÉ

RÉPONSE À DES OBJECTIONS

L'AFFAIRE SHAKESPEARE

I.

EXPOSÉ^[1].

Il y a une « affaire Shakespeare ». Depuis soixante-dix ans que le consul britannique Jo. C. Hart l'a ouverte, elle a suscité assez de volumes, d'études, d'articles pour emplir une bibliothèque publique. Ce n'est pas une querelle philosophique sur le sens, la valeur, la portée de l'œuvre ; c'est plutôt un problème à la façon d'Edgar Poë : il s'agit de savoir si Shakespeare est ou non l'auteur des ouvrages de Shakespeare. Sherlock Holmes, à défaut de M. Dupin, serait bien utile pour résoudre cette question difficile.

« Comme un fanal, dans la nuit, brille au milieu des airs sans laisser apercevoir ce qui le soutient, a écrit M. Guizot un jour qu'il se trouvait en humeur de poésie, de même l'esprit de Shakespeare nous apparaît dans ses œuvres isolé, pour ainsi dire, de sa personne. » Comprenez que tout ce que nous pouvons imaginer du poète d'après son œuvre, non seulement ne concorde pas avec ce que nous savons de l'homme qu'il fut, mais s'y oppose parfaitement. « La chronique, constate Emerson, nous apprend quels furent sa parenté, sa naissance,

son lieu de naissance, son éducation, ses camarades, l'argent qu'il a gagné, son mariage, la publication de ses livres, sa célébrité, sa mort, et quand nous sommes au bout de ce commérage, aucun rapport n'apparaît entre tout cela et ce fils de la déesse : si nous avons plongé dans le Plutarque moderne et si nous avons lu n'importe quelle autre vie, il semble qu'elle se rapporterait aussi bien aux poèmes. »

Bref, la contrariété de cette vie et de l'œuvre est telle qu'il paraît, au premier abord, aussi impossible d'admettre que ce plat Shakespeare soit l'auteur du théâtre que de supposer, en dépit de la tradition, qu'il ne l'est pas. Je m'efforcerai de l'exposer en termes modérés parce que l'on éprouve fortement, quand on vient de lire certains ouvrages « baconiens » ou « rutlandiens », que l'antithèse est une forme de rhétorique que peu de personnes ont su manier avec agrément en dehors de Victor Hugo.



Pour connaître la vie de William Shakespeare, il ne suffit pas de lire d'un œil distrait ses biographies, il faut les étudier de près. Quand on achève l'ouvrage classique de M. Sidney Lee, par exemple — qui est le principal champion de l'opinion traditionnelle et, si l'on peut dire, le pape des « stratfordiens » — on en garde l'impression que cet écrivain dont il parle est en somme assez connu, et l'on craint, malgré qu'on en ait, d'être bien audacieux en osant douter de l'identité de l'acteur Shakespeare et de l'auteur du théâtre shakespearien. Pourtant, à y regarder de près, il y a bien les deux tiers des phrases, dans l'ouvrage de M. Lee, qui contiennent un *il me semble possible*

que, ou un *sans doute*, ou un *il est permis de supposer que*, ou un *probablement*, ou quelque formule analogue. C'est que M. Lee est un historien plein de probité et qu'il est incapable de dissimuler que ce qu'il nous dit de son héros est fort loin d'être certain. Nous savons où et quand Shakespeare est né, à qui il s'est marié, à quelle date il est mort, et nous connaissons un certain nombre de ses achats de terre et de ses placements d'argent, bref ce que peuvent apprendre sur la vie d'un homme des pièces d'archives. Nous voyons d'autre part qu'il a paru des pièces et des poèmes sous son nom, qui ont été goûtés et dont l'auteur a été loué. Mais de son caractère, de ses opinions intimes, de sa conversation, de son tempérament, de ses habitudes, de sa figure et de son aspect physique, nous ignorons tout pour cette raison qu'aucun de ses contemporains n'a pris la peine d'en souffler un mot. C'est ainsi. Et il faut avouer que c'est surprenant.

Car un homme qui, en moins de vingt ans, a donné trente-sept pièces incomparables (Racine en toute sa vie n'en a fait que douze), plus trois volumes de poèmes ; qui, tout en produisant cette œuvre immense par la qualité, mais aussi par la quantité, n'a pourtant pas cessé de jouer à Londres ou de voyager en compagnie de sa troupe, ni même de s'occuper de ses affaires personnelles avec une assiduité et une habileté extrêmes ; l'homme qui, outre cette merveilleuse fécondité, cette activité et ce « sens pratique », a eu cette grande intelligence, cette culture livresque, cette expérience du monde, cet esprit et cette imagination, ne croyez-vous pas que ce devait être un causeur merveilleux, une nature attachante ou repoussante, mais non pas indifférente, et qui ne pouvait

sembler sans intérêt à ceux qui l'approchaient ? Eh bien, il nous est resté quelques brèves appréciations contemporaines de ses œuvres (fort peu), mais aucun d'eux n'a pris la peine de dire un mot de sa personne. Ah ! pourtant un certain Greene parle de son « cœur de tigre », Manningham note en six lignes de son journal comment il aurait joué un bon tour à l'acteur Burbage en le devançant auprès d'une maîtresse (anecdote toute conventionnelle, historiette de fabliau) ; enfin Ben Jonson nous assure (dans un ouvrage publié en 1641, dix-huit ans après la mort de Shakespeare) que celui-ci, dont il avait assez déprécié l'œuvre durant sa vie, était « honnête et d'une nature ouverte et franche », et c'est absolument tout ce que les contemporains nous apprennent sur l'homme du vivant de celui-ci. Henslowe et Richard Allen font sur lui un silence inexplicable. « Dans les innombrables pièces liminaires que les poètes demandaient à leurs amis lorsqu'ils risquaient l'impression d'un livre, son nom ne se rencontre pas une seule fois. Réciproquement (constate M. Jusserand qui est « stratfordien » convaincu), il ne demanda rien quand il publia ses deux poèmes. Lorsqu'Élisabeth mourut, le chœur des écrivains d'une voix unanime pleura sa mort. Il fit encore bande à part et ne dit rien. » Enfin, quand il trépassa à son tour, cet auteur célèbre, pas une seule voix ne déplora sa perte, contrairement aux usages du temps, alors que la mort de Jonson, par exemple, suscita trente-trois éloges funèbres des poètes contemporains. Et tout cela n'est pas aussi naturel que M. Sidney Lee le veut dire.

Les historiens sont ingénieux, les historiens ont mille moyens de suppléer à ce qu'ils ne savent pas. Ils ont d'abord